

LA TERRE N'EST PAS LE SOL. POUR UNE FONDATION DU POLITIQUE

Docteur Sydney Levy

L'Esprit du temps | *Topique*

2011/1 - n° 114
pages 6 à 16

ISSN 0040-9375

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-topique-2011-1-page-6.htm>

Pour citer cet article :

Levy Docteur Sydney, « La terre n'est pas le sol. Pour une fondation du politique »,
Topique, 2011/1 n° 114, p. 6-16. DOI : 10.3917/top.114.0006

Distribution électronique Cairn.info pour L'Esprit du temps.

© L'Esprit du temps. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.



Domenico Ghirlandaio, *La Confirmation de la règle de l'ordre de Saint François* (1484).

La terre n'est pas le sol. Pour une fondation du politique

Sydney Levy

PROBLÉMATISER L'ARTICULATION ENTRE LE SOL ET LA TERRE

Aby Warburg, anthropologue des images, dans son article *L'art du portrait et la bourgeoisie florentine* (1902), s'intéresse à la fresque *La Confirmation de la règle de l'ordre de Saint François* (Florence, église *Santa Trinita*, chapelle de la famille *Sassetti*) de Domenico Ghirlandaio (1484). Qu'est-ce qui interpelle Warburg, dans ce tableau, au point de faire parler les personnages en tentant d'en repérer les émotions, « aider toute cette vie muette à s'exprimer » écrit-il. Son souci du détail et son approche intériorisée sont une manière de mettre en mouvement l'œuvre. Il nous invite à nous arrêter, précisément, sur le portrait de Laurent de Médicis qui fait partie du groupe de personnages, à la droite du tableau. Statique, figé et hiératique en apparence, cette verticalité est en fait affectée si l'on considère le détail suivant : sa main gauche est « levée dans un geste de surprise et de défense à la fois ». Elle nous conduit à la scène centrale du tableau où :

« (...) le dur sol de pierre de la *Piazza della Signoria* s'ouvre brusquement devant ses pieds, et trois hommes et trois enfants montent vers lui sur un escalier (...) »¹

Véritable « centre de gravité artistique et psychologique de toute la composition », ce qui fascine Warburg dans cette scène est la représentation de l'effet de

1 - Warburg, A., « L'art du portrait et la bourgeoisie florentine », in *Essais florentins*, Paris, Klincksieck, 1990.

cette inattendue émergence verticale du sol, qui à la fois produit un malaise et organise l'espace². Or, ce moment, bien particulier, renvoie, à mon sens, à la question de l'autochtonie. Cette suite de portraits d'adultes puis d'enfants (sortant des profondeurs de la Place), je l'interprète comme une figuration des transitions successives de l'enfance à l'adolescence puis de l'adolescence à l'âge adulte, dans une sorte de décomposition-recomposition selon le sens de lecture que l'on adopte. Cette analyse ne contredit en rien celle de l'historien de l'art qui imagine « des esprits sortant de la terre dans cette délégation montant l'escalier ».

Cette émergence au cœur de la cité florentine qui, en son sein, voit la naissance du sujet puis, en son seuil, son éducation politique, permet dans le même temps d'opérer une distinction entre le *sous-sol* et le *sol* et d'en problématiser l'articulation. Ce qui se dessine est donc un bord entre profondeurs (la Terre des origines) et surface (le Sol de la Cité). Je propose justement de séjourner sur cette crête, véritable opérateur pour penser autrement l'autochtonie, autrement dit notre lien à la terre.

Selon les spécialistes, ce serait autour de 463 avant notre ère, que le spectateur athénien entend pour la première fois, ce véritable néologisme qui claque (autochtone), forgé par Eschyle³, et qui deviendra un véritable concept. La naissance terrestre d'Érechthée (récit mythique) viendra nourrir un discours politique s'appuyant sur l'occupation permanente du sol de l'Attique pour son plus grand bénéficiaire. Ce que nous apprennent les hellénistes ne nous éloignera pas de ce qui a déjà été repéré à Florence : *l'articulation problématique entre sous-sol et sol*. L'autochtone [né du sol (*chthôn*) même (*autos*) de la patrie, pour la traduction qu'en propose Nicole Loraux⁴] ne se confond pas avec ces premières créatures que les mythes grecs nomment *gêgeneis* [né (racine *gen-*) de la terre (*gê*)], littéralement « nés de la terre » (dont une des figures les plus classiques est celle du Géant, ce fils de la Terre). Cette précision se double de la suivante qui, en retour, l'éclaire et selon laquelle, toujours pour Nicole Loraux, *chthôn* n'est pas la terre primordiale (*gê*) mais, le sol sur lequel s'installent demeures et cités des hommes.

Du point de vue de la recherche en psychanalyse, il s'agit à la fois de garder à l'esprit cette distinction sans toutefois installer un clivage et opter plutôt pour une exploration plus profonde, justement, de l'articulation entre ces deux entités, rarement pensée pour elle-même. Ceci pour deux raisons que l'on repère dans une certaine lecture du texte freudien. En effet, si on s'intéresse au rapport que Freud entretient avec la Terre, on s'aperçoit d'une part que lorsqu'il évoque les remaniements psychiques suite au redressement postural des premiers hommes,

2 - Didi-Huberman, G., « Pour une anthropologie des singularités formelles », *Genèses. Sciences sociales et histoire*, n° 24, 1996, p. 145-163.

3 - Eschyle, *Les suppliants*.

4 - Loraux, N., *Né de la terre. Mythe et politique à Athènes*, Paris, Seuil, 1996.

il adopte, d’une certaine façon, un point de vue très ancien, selon lequel cette verticalisation nous transcende vers les hauteurs. Cette dynamique ascensionnelle permettrait à l’espèce de s’affranchir de son passé animal qui la voyait évoluer la face ventrale en contact chaud et humide avec la boue terrestre. La conséquence installe inévitablement une coupure nette d’avec la terre originelle. Cette séparation chemine souvent, chez Freud, avec aversion et est, indéniablement, le résultat d’un évitement (*Abkehren*), d’un détournement (*Abwenden*) des odeurs émanant de la Terre devenues désormais inconfortables à cette sensorialité olfactive, propre à l’horizon animal⁵. Or, il convient de repérer que cette « verticalité tranchante » (Monique Schneider⁶), est moins celle de l’*anthropos* (l’humain) que d’un *aner* (l’homme viril) qui s’apparente à un père sidéral. Pour cette première raison, on peut donc avancer qu’à persister à imaginer, à rêver même cette coupure, on perd sûrement quelque chose de notre rapport à la Terre. Freud lui-même, selon un autre point de vue cette fois, reste bien soumis à la force de gravitation et choisit de ne pas tomber ni d’aller vers les hauteurs philosophiques et religieuses. En effet, ce qui est traduit en français par « verticalisation » ou « station droite », dans toutes ses occurrences sur le redressement originel, se lit sous sa plume (en allemand, donc), *Aufrichtung*, *Aufrechten* :

« Au début de ce procès culturel fatal, il y aurait donc la verticalisation de l’être humain [*die Aufrichtung des Menschen*]. »⁷

« (...) la nouvelle forme acquise avec la marche verticale [*mit dem Aufrechten Gang*]. »⁸

Aufrechten est plus riche que ne le laisse envisager la traduction française. Il renvoie à une opération de relèvement (d’abord du corps), puis de maintien (de la loi), à l’établissement (de la paix) et enfin, à la fondation. Le contact avec la terre ou le sol est cette fois clairement maintenu. L’Homme vertical freudien n’échappe donc pas à cette dynamique gravitationnelle, question pulsionnelle, dès l’origine soumise au refoulement. Il se tient droit, certes ressent le vertige, mais à force d’assurance et de réassurance, finit par ne plus tomber, même s’il lui arrivera toujours de rêver qu’il peut voler. En effet, une des autres traductions possibles de *Aufrichten* est « consoler, réconforter, donner courage ». Pour être encore plus explicite, lorsque Freud décrit le processus intime et central de la sublimation (*von Sublimierung*) qui en vient à une modification qualitative du

5 - Levy, S., *Freud et l’Homme vertical. Autochtonie et Politique*, Paris, éditions des crépuscules, 2010.

6 - Schneider, M., *Généalogie du masculin*, Paris, Flammarion, 2006.

7 - Freud, S., (1930a [1929]), *G.W.*, XIV ; « Le malaise dans la culture », *OCF.P.*, XVIII, Paris, PUF.

8 - *Ibid.*

Moi, il use pour décrire la façon dont le Moi re-érigé ses objets abandonnés à l'intérieur de lui-même, du même terme : *Aufrichtung des Objekts*⁹. J'en viens à la seconde raison. Ce redressement sublimatoire (relever ses objets comme on soulève le petit d'homme à la verticale), est précisément et exactement, ce rapport vertical au sol qui semble constitutif de l'autochtonie. Nicole Loraux le qualifie comme « le geste par lequel on érige un édifice, une stèle, une statue »¹⁰ ou autre traduction, cette fois, avec le héros mythique autochtone d'Athènes :

« Le passage d'*Érichthonios*, « naissance sociale » s'opérant, comme il est normal, dans la verticalité. »¹¹

En conclusion de ce premier mouvement, et pour aller plus loin, autrement dit, emprunter des voies originales pour penser notre rapport à la terre, je propose de renverser de façon radicale le point de vue. À la fois résister à la tentation aérienne et mégalomane et regarder vers le bas pour épouser, au plus près, les vibrations du sol en sa continuité dynamique et intime avec les revendications de la terre et sa puissance d'évocation sensorielle. Je propose de faire ce saut que Freud ne fait pas, et qu'il n'avait au demeurant pas à faire dès lors qu'il en faisait un autre, et non des moindres, celui qui fait passer d'une sensorialité, l'odorat, à une autre, le scopique. Ceci nous conduira à une pensée *du politique*, à entendre selon l'acception suivante que je reprends de Jacques Galinier, lorsqu'il évoque le rapport à la terre de la société méso-américaine otomi : la gestion collective de la violence¹².

CE QUE PEUT APPRENDRE LE PSYCHANALYSTE DU MYTHE AUTOCHTONE

La matière « terre », matériau très archaïque, est propice, parce qu'au plus proche des sensations qui en conditionnent sa naissance, à s'inviter dans le mythe. La Terre, peut-être plus qu'aucune autre figure de la nature, n'a pas manqué de susciter mythes et contes, probablement du fait de la proximité dans la langue, en ses origines indo-européennes, entre Terre et Homme. La fécondité de la Terre à laquelle renvoie le mythe autochtone a été largement abordée. Cette interprétation, de mon point de vue, demande à être déstabilisée, ce qui ne suppose en rien qu'elle sera invalidée. Une autre lecture psychanalytique, moins symbolique, s'approchant plus du fonctionnement archaïque de la pensée peut

9 - de Mijolla-Mellor, S., *Le choix de la sublimation*, Paris, PUF, 2009.

10 - Loraux, N., *Né de la terre. Mythe et politique à Athènes*, Paris, Seuil, 1996.

11 - Loraux, N., *Les enfants d'Athéna*, Paris, La Découverte, 1984.

12 - Galinier, J., « La mythologie est leur théorie des pulsions », *Topique*, n° 84, 2003, p. 55-75.

s’envisager dès lors que la notion de mythe magico-sexuel a pu être dégagée¹³. Avec le mythe autochtone, la Terre-mère n’est pas précisément le matériau à façonner entre les mains du potier. En son sein souterrain, la terre contient, retient des corps, des morceaux de corps, tout un démembrement qui la constitue. Elle n’en reste pas moins impressionnée (par le jet d’humeurs : sperme, sang, dents souillées de sang, etc.) et réagit à cette excitation. Car la Terre ne crée rien d’autre qu’elle-même. Il faut donc bien que la pensée s’invite pour sortir du chaos informe de la violence primordiale. L’enjeu est majeur pour ne pas se retrouver annihilé par sa voracité. Situait l’informe au cœur de *ce bord problématique et dynamique*, que j’évoquais au début, il convient de repérer que lorsque la Terre réagit, elle s’ouvre et ce faisant se laisse déposséder d’une partie d’elle-même (une mutilation) en créant un manque. Il s’agit de percevoir (au sens où l’on *se représente*) une figure conceptuelle, et donc humanisée, qui serait le Sol venant occuper cette béance et avec laquelle elle s’articule. Il me semble que le Sol n’existe pas, à l’instar du concept. En effet, nul ne pourrait s’aventurer à dire qu’il l’aurait rencontré, manipulé, façonné, foulé, s’y serait appuyé, y aurait trouvé un équilibre. Il ne s’agit là que de situations au fond qui convoque la Terre. Épouser les caprices de l’informe, sans s’y abîmer, permet d’en sortir en ne confondant pas les deux instances. Ceci induit une pensée *autre* de notre rapport à la Terre et la façon dont ce dernier se formule et surtout se vit sur la scène collective et politique. Sans singularisation possible, on devine aisément par quelle instance la pensée (subtile mais ambivalente) se laisserait séduire. Séjourner sur cette crête en incessante activité reste donc une nécessité¹⁴.

Revenons aux mythes d’autochtonie et procédons à un arrêt sur image (plutôt un zoom). Le concept fera fureur dans ce V^e siècle productif de la Grèce classique et donc, au-delà d’Athènes qui l’aura imposé. Thèbes, par exemple, pour raconter ses origines, n’hésitera pas à s’en emparer. Les ateliers athéniens débordent de peintures de vases, de reliefs de terre cuite ou de marbre racontant le mythe. En revanche et à en croire les spécialistes, il n’existerait aucune image précisément de l’émergence des « nés de la terre » du côté de Thèbes. Cette absence n’est pas sans intérêt pour le psychanalyste puisqu’elle nous poussera *au penser en image* dont Freud dit qu’il « se trouve d’une certaine manière plus proche des processus inconscients que le penser en mots »¹⁵. Je propose d’approcher le cœur du mythe autochtone (c’est-à-dire le moment de la naissance à partir de la terre), qu’il soit athénien ou thébain, à la manière de l’ethnie gimi (Hautes Terres de Papouasie-Nouvelle-Guinée), qui considère

13 - de Mijolla-Mellor, S., *Le besoin de savoir. Théories et mythes magico-sexuels dans l’enfance*, Paris, Dunod, 2002.

14 - Levy, S., *Freud et l’Homme vertical. Autochtonie et Politique*, Paris, éditions des crépuscules, 2010.

15 - Freud, S., (1923b), « Le moi et le ça », *OCF.P XVI*, Paris, PUF.

que « la seule façon de comprendre un mythe, c'est de voir les images qui sont à l'intérieur »¹⁶.



Une figure de taille gigantesque sortant du sol à mi-corps (*Gaïa*), tend un très jeune enfant à une seconde figure penchée pour l'accueillir (*Athéna*). Ces images de sortie du monde souterrain, telles que les figurait l'imagerie attique classique, répondaient à une convention formelle et rigoureuse selon laquelle la représentation de la partie supérieure du corps émergeant au-dessus de la ligne du sol (le buste) équivalait au mouvement. Avec cette approche, nous ne sommes pas enfermés dans une représentation de la terre qui renverrait à l'analié, puisque c'est essentiellement la nécessité de figurer une dynamique qui se faisait sentir. Il s'agit d'un moment de la trajectoire (ainsi fixée l'espace d'un instant), celui décisif du passage, avec le bas d'un corps enfoui dans la terre et le haut en mouvement vertical. Un terme, selon la tradition, sert à décrire cette dynamique du passage chthonien : *anodos*¹⁷. Ce qui m'apparaît fondamental, fort de ce focus sur image, c'est que la Terre primordiale est animée d'un mouvement, plus précisément elle est *le mouvement lui-même*. Elle s'anime de l'intérieur d'elle-même pour jaillir de terre et ensuite disparaître selon une direction inverse, ou *cathodos*, toujours verticalement. La traversée que suppose le passage des couches les plus profondes (le sous-sol ou l'infrachthonien) aux plus superficielles (le sol) est dynamique, d'où

16 - Gillison, G., « Totem et tabou dans les Hautes Terres de Papouasie-Nouvelle-Guinée. La révolte des filles », *Cahiers de l'Homme*, n° 37, 2005, p. 99-124.

17 - Bérard, C., *Anodoi : Essai sur l'imagerie des passages chthoniens*, thèse, Faculté des lettres, Université de Lausanne, Neuchâtel, Paul Attinger, 1974.

l’intérêt, voire la nécessité de le *problématiser*. Au cœur du mythe autochtone, il apparaît que le mouvement propre de la Terre primordiale soit toujours le même le long d’un axe rigide et vertical qui voit alternativement la sortie puis la disparition de la Terre. Surtout, il réduit le bord avec le Sol à *un* point. Cette lecture particulière, quasi onirique, permet une interprétation de l’aspect formel, statique et condensé de la scène iconographique autochtone, telle qu’elle nous parvient des sources antiques. Elle se devait d’être déformée, mise en mouvement, pour exhumer, l’essence même de ce que le mythe recèle : une image forte, à la manière gimi. *Une Terre sort d’elle-même selon une direction verticale pour apporter ses créatures à la lumière, fruits d’une terre dépossédée d’elle-même et représentations d’un Sol différencié*. Cette image, limitée, cinétique, puissante, fonctionne à la manière d’un mythologème et est très proche de ce que Giorgio Agamben décrit, à partir du concept warburgien de *Pathosformel*, comme l’« expression visible d’états psychiques fossilisés »¹⁸. Elle raconte un mythe magico-sexuel, formation psychique plus proche de la pensée archaïque, d’autoengendrement parfaitement clos sur lui-même, et dont la matérialité même de la Terre en rend propice l’élaboration. En conclusion, on aurait pu s’attendre à une telle relance *en psychanalyse*. Le mythe autochtone emprunte au mythe sexuel lui-même cette image, condensée et mobile à la fois, pour ensuite se déplier à travers les discours et mises en actes sur la scène politique. L’assertion selon laquelle on naît de la terre, voire du sol de la patrie en son usage dogmatique, véritable idéologie, rejoint la seule et immuable alternance *anodos-cathodos* de la Terre en son point de fixation mortifère qui réduit au silence le Sol.

Comment s’en affranchir ? Il faut aller voir du côté de Thèbes, d’autant que son autochtonie, « dérivée » comme la qualifie Nicole Loraux, n’est pas de stricte obéissance puisqu’elle ajointe du même à l’autre, l’arrivant phénicien *Kadmos* et un thème d’autochtonie¹⁹ :

« La terre en fit surgir une vision d’hommes en armes à la crête du sol ; mais le carnage au cœur de fer les replongea dans la glèbe nourricière. »²⁰

Ce vers d’Euripide nous permet d’imaginer, cette fois, la dynamique verticale simplement stable de la terre dans son complet déploiement *anodos-cathodos*. La condition de ces guerriers nous rapproche encore plus de la violence primordiale. Ces créatures ne peuvent pas être tout à fait qualifiées d’humaines. En cela, elles s’apparentent plus aux Géants (*gêgeneis*) qu’à l’autochtone athénien qui est d’emblée lui un humain, même si les conditions

18 - Agamben, G. « Aby Warburg et la science sans nom », *Image et mémoire*, Hoëbeke, 1998.

19 - Loraux, N., *Né de la terre. Mythe et politique à Athènes*, Paris, Seuil, 1996.

20 - Euripide, *Les phéniciennes*.

de sa naissance ne relèvent pas du monde des hommes. À peine nés, ces guerriers et frères sont habités par la fureur. Ils ne sont pas nommés, ne parlent pas, et n'ont aucune « épaisseur temporelle » (Jean-Pierre Vernant). Ils n'avaient aucune raison de se battre et pourtant c'est ce qu'ils feront en se livrant un combat à mort. D'ailleurs, ils ne se font pas véritablement la guerre, ils s'entre-tuent aveuglément et dans la confusion la plus complète. Aucune victoire ne peut être décrétée car ce ne sont pas deux clans individualisés qui s'affrontent. Leur démesure brutale se confond avec la motivation archaïque de leur mère, la Terre-mère qui ne connaît que cette rigidité simple sans écart ni déviation, confondant naissance et mort. Sa progéniture collant à la terre est tout aussi raide. S'ils sont bien frères, ils constituent cette fraternité du réfléchi, du double, du même au même. Rien ne permet de les distinguer l'un de l'autre. Le mythe raconte que seuls cinq d'entre eux survivront et recevront chacun un nom. Ce passage qui voit le carnage céder sous le coup de la nomination est fondamental et permet de répondre à la question *Comment s'affranchir d'un tel rapport à la terre ?* Le chaos fait place à une organisation puisque l'indistinction est levée et l'ordre civique instauré. Ancêtres autochtones de l'aristocratie thébaine, ils participeront, avec leur géniteur, *Kadmos* l'étranger, du projet de fondation de la *polis*, qu'ils ne représentent pas en sa totalité, mais en constitue seulement la classe militaire. S'ils gardent allégeance à la Terre qui les a enfantés (peut-être cette façon de fraternité pour la mort, soudés comme les cinq doigts d'une main), dès lors, la figure du citoyen-soldat leur est conférée avec l'éthique qui l'accompagne et s'impose à tous : s'affranchir de la poussée de l'*hubris*, cette démesure propre à la dynamique terrienne qui ne cesse de revendiquer un toujours plus de sang dans l'indistinction furieuse de ses fils. Avec la discipline qui devient la règle, pour ne pas risquer de troubler l'ordre général de la formation qui se constitue, un autre type de fraternité s'impose, plus symbolique, celle du réciproque, une fraternité entre semblables. Elle procède d'un ajointement entre du même et de l'autre. Elle fonde la cité et suppose une prise de possession collective du Sol sur la Terre archaïque. Ce moment d'arrachement voit l'ancienne condition autochtone céder la place (sans toutefois disparaître) à une nouvelle, cette fois *politique*.

UN RESTE POUR LE TRAVAIL DE CULTURE

À l'origine, la chose est donc fort complexe. Il y aurait à repérer dans le même temps deux mouvements. S'affranchir du chaos violent de cette fraternité (plutôt que filiation) de l'individuel, naturelle, biologique, horizontale, organique, fraternité qui colle à la peau d'un discours s'étayant sur cette connivence archaïque avec la Terre. Puis, autre mouvement, se saisir d'une autre fraternité, celle du collectif, cette fois-ci éminemment politique puisqu'elle

aurait pour projet la constitution d’un lien conjoncturel, citoyen, celui du vouloir *vivre ensemble*. Or, cette double dynamique (s’arracher pour se lier) ayant pour but et effet une reconstitution organisatrice interne ne se réduit pas au travail unifiant d’Éros, même si elle le convoque. Il ne s’agit pas plus d’une dilution des individualités dans l’être *ensemble*. Ce mouvement d’arrachement est comparable à celui que Freud décrit dans *Pour introduire le narcissisme* (1914)²¹ et selon lequel le « moi-ça » du début subit cette opération d’arrachement, de dégagement, qui va permettre au Moi de se resserrer en unité. Le terme allemand qu’il utilise (*entwickelt*) évoque sans aucun doute possible la séparation violente. Il conduit à un « gain de conscience du moi sur les terres étrangères du ça »²², cet assèchement du Zuyderzee. Autrement dit, il ne s’agit pas d’une marche vers le progrès civilisateur assurant cohésion et conservation. Cette double dynamique qui se saisit de ce reste violent, est donc ce que Freud qualifie de travail de culture. Je rappelle que, selon l’apport freudien, la *Kulturarbeit* commence avec le refoulement organique, changement dans l’héritage biopsychique de l’espèce, suite à la verticalisation de l’être humain. Enfin, cette double dynamique renvoie à ce principe, éminemment grec et étroitement lié à l’autochtonie, qu’est la *stásis*, explosante-fixe selon la formule forte de Nicole Loraux²³, puissant mouvement de redressement qui installe le conflit au cœur de la cité, « délie ce qui est dissocié » et, par là même, en vient à subvertir tout fantasme de fixité. Le rapport autochtone au sol à la fois convoque et dénonce cette violence. Repérer ce temps-là assure la promesse d’une sortie de la spécularité aliénante.

Docteur Sydney LEVY
3, rue de Turenne
75004 Paris
sydneylevy.pro@gmail.com

Sydney Levy – *La terre n’est pas le sol. Pour une fondation du politique*

Résumé : Distinguer radicalement, pour une articulation en leurs bords, les deux instances que sont d’une part la Terre, mère des origines, et d’autre part le Sol, lieu de la fondation de la *polis*, permet une ouverture vers le politique. Ceci est démontré, à partir d’une approche anthropologique de l’image, en repérant en deçà des mythes autochtones (athénien et thébain) tels qu’ils nous parviennent des sources classiques, un mythe magico-

21 - Freud, S., (1914c), *G.W. X* ; « Pour introduire le narcissisme », *OCF.P XII*, Paris, PUF. Freud écrit : « (...) le moi doit subir un développement [*das Ich muß entwickelt werden*]. »

22 - Zaltzman, N., *L’esprit du mal*, Paris, L’Olivier, 2007.

23 - Loraux N., *La cité divisée. L’oubli dans la mémoire d’Athènes*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1997.

sexuel, plus proche donc de la pensée archaïque. Cette approche représente un travail de civilisation (*Kulturarbeit*) car elle permet de sublimer l'arrachement à la Terre des origines en opérant un déplacement d'une fraternité biologique, organique à une fraternité du collectif, éminemment politique puisqu'elle aurait pour projet la constitution d'un lien conjoncturel, citoyen, celui du vouloir *vivre ensemble*.

Mots-clés : Autochtonie – Grèce classique – *Kulturarbeit* – Mythe magico-sexuel – Politique.

Sydney Levy – *The Earth is not the Soil. The Case for Providing Politics with a Foundation*.

Summary : Establishing a radical distinction between, on one hand, the Earth, the Mother of all origins, and, on the other, the Soil, on which the *polis* is founded, allows us to articulate the cut-off point between the two and thereby explore the notion of *politics*. An anthropological approach to certain images and the autochthonous myths, be they Athenian or Theban, instilled into them and handed down to us from Classical sources, shed light on a magico-sexual myth which is closer in nature to individual archaic thought processes. This approach is inherent to the process of civilisation (*Kulturarbeit*), in that it sublimates the schism with the Earth of our origins, by operating a shift from an organic, biological sense of fraternity to one that is collective and eminently political, aimed at establishing a social bond rooted in a sense of citizenship and the desire to *live together*.

Key-words : Autochthony – Classical Greece – *Kulturarbeit* – Magico-sexual myth – Politics.